

l'histoire du capitalisme. Les bourgeois et les opportunistes qui vantent aujourd'hui le « bon sens » des ouvriers américains, entonnaient, il y a quelque temps, des hymnes en l'honneur de l'« esprit réaliste » des ouvriers anglais. Dans un article paru en 1899, écrit contre les acolytes de Bernstein, Rosa Luxembourgeois analyse la base de la situation privilégiée et de l'idéologie bourgeoise du prolétariat anglais, ainsi que de l'harmonie sociale qui régnait à cette époque en Angleterre :

« Le bon patron et le bon syndiqué, le capitaliste correct et l'ouvrier correct, le bourgeois au grand cœur, ami des ouvriers, et le prolétaire borné à l'esprit bourgeois sont des corollaires, ayant pour base commune l'économie anglaise depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : la stabilité et l'hégémonie absolue de l'industrie anglaise sur le marché mondial. »

Or, on sait que ce sont aujourd'hui les Etats-Unis qui ont pris la place de l'Angleterre sur le marché mondial. Le bien-être du prolétariat américain, son idéologie bourgeoise, la paix sociale d'outre-Océan, ne sont que les conséquences directes d'une situation exceptionnelle, de la solidité de l'économie américaine et de sa position sur le marché mondial. Loin de battre en brèche la théorie marxiste, ce fait la confirme.

Par la « rationalisation », la bourgeoisie et la social-démocratie européennes s'efforcent de transplanter en Europe les méthodes américaines, et avec elles, la prospérité du Nouveau Monde. On pourrait leur rappeler ce que Rosa Luxembourgeois écrivait il y a vingt-huit ans :

« Même si le mouvement ouvrier allemand voulait, suivant les conseils opportunistes, abandonner le socialisme et s'engager dans la voie du trade-unionisme anglais, il ne pourrait jamais conquérir la puissance économique que les syndicats anglais ont possédée, parce qu'aucun opportunisme ne pourra créer artificiellement, par un coup de baguette magique, la base économique du vieux trade-unionisme. » (C'est-à-dire l'hégémonie sur le marché mondial.)

#### L'action prolétarienne dans l'impérialisme.

Rosa Luxembourgeois ne se contenta pas d'expliquer les théories de Marx, de les défendre contre les opportunistes, d'en exiger l'application dans les luttes de tous les jours. Le capitalisme se développait à pas de géant au cours de la première décennie du vingtième siècle, l'espace séparant la nouvelle génération de l'époque de Marx grandissait avec une vitesse extraordinaire. Des problèmes nouveaux surgissaient devant lesquels l'application littérale des conseils de Marx n'était plus possible. Aussi arrivait-il de plus en plus fréquemment que les opportunistes citassent Marx à l'appui de leurs conceptions. L'opportunisme changea ainsi de forme :

à Bernstein, qui avait combattu le marxisme pour défendre sa pratique réformiste, se substitua Kautsky, préconisant la politique opportuniste au nom du marxisme même.

Le marxisme officiel avait piétiné sur place en rabâchant machinalement les vieilles formules, tandis que l'histoire marchait. Ce fut Rosa Luxembourgeois qui secoua la léthargie de la doctrine officielle : elle appliqua la méthode de Marx — et non ses phrases — à la situation nouvelle. Elle fit connaître, avec des arguments et non avec des citations, l'impérialisme : étape inévitable du capitalisme ; elle démontra qu'en face de cette situation nouvelle, le prolétariat devait recourir à une tactique plus active, plus énergique et se préparer sérieusement à l'action de masse, à la grève générale, à la révolution.

Voici comment elle caractérise l'impérialisme :

« L'impérialisme, de nos jours, n'est pas, comme dans la construction d'Otto Bauer, la première introduction à l'expansion du capital : c'est la dernière étape du développement historique du capital, c'est la période de la concurrence mondiale, accentuée et généralisée, des Etats capitalistes autour des derniers domaines non capitalistes du globe. Dans cette phase finale, la catastrophe économique et politique (la guerre, N. D. L. R.), constitue l'élément vital, la forme normale d'existence du capital, autant qu'elle le fut à l'origine du capital dans l'accumulation primitive. De même que la découverte de l'Amérique et de la route maritime des Indes ne fut pas seulement — comme dit la légende libérale — une victoire prométhéenne de l'esprit et de la civilisation, mais surtout l'époque de massacres héroïques qui anéantirent les peuples primitifs du nouveau monde, et du commerce d'esclaves pris chez les peuples d'Asie et d'Afrique : l'expansion économique du capital dans la dernière phase impérialiste, est inséparable de la série, de conquêtes coloniales et de guerres mondiales que nous vivons.

« Le trait caractéristique de l'impérialisme, en tant que lutte de concurrence pour l'hégémonie du capital sur le monde, n'est pas seulement dans l'énergie et l'universalité particulières de l'expansion, mais encore — ce qui indique spécifiquement que le cercle commence à se fermer — le rebondissement de la lutte décisive pour l'expansion, lutte qui passe des régions qui en constituaient l'objet aux métropoles. L'impérialisme ramène ainsi la catastrophe, sa forme d'existence, de la périphérie du développement capitaliste, à son point de départ.

« Après avoir livré, pendant quatre siècles, l'existence et la civilisation de tous les peuples non capitalistes en Asie, Afrique, Amérique et Australie, à des convulsions incessantes et au dépérissement en masse, l'expansion du capital précipite les peuples civilisés de l'Europe même, dans une série de catastrophes dont le résultat final ne peut être que la ruine de civilisation ou la transition à la produc-

tion socialiste. A la lumière de cette conception, la position du prolétariat vis-à-vis de l'impérialisme est celle de la lutte générale contre la domination capitaliste. La directive tactique de sa conduite est donnée par cette alternative historique. » (L'accumulation du Capital, tome II.)

Cette conception de l'époque impérialiste exigeait impérieusement du parti de la classe ouvrière une tactique offensive et la préparation à un formidable choc des classes.

Aussi, voyons-nous Rosa Luxembourgeois combattre, de toute son ardeur, dans la social-démocratie allemande, pour la mise à profit des leçons de la première révolution russe. Après avoir participé à la révolution à Varsovie, après son arrestation et sa libération, à peine de retour en Allemagne, elle entreprend de détruire la fameuse légende que l'action de masses, la grève générale, les combats de rue, seraient des traits spécifiquement « russes », dont le prolétariat d'un pays aussi civilisé que l'Allemagne pourrait bien se passer. Elle raille cruellement la conception des chefs réformistes des syndicats qui veulent distinguer entre les « méthodes russes » et les « méthodes occidentales » de la lutte prolétarienne.

« Ainsi, écrit-elle, la grève générale n'apparaît pas comme une chose spécifiquement russe, comme le produit de l'absolutisme russe, mais comme une forme générale de la lutte prolétarienne résultant de l'étape actuelle du développement capitaliste et des rapports des classes... C'est précisément parce que le pays le plus arriéré, la Russie, est tellement en retard avec sa révolution bourgeoise, qu'il indique aux prolétaires d'Allemagne et des pays capitalistes les plus avancés, certains moyens, certaines méthodes de leur lutte de classe future... Il importe que les ouvriers allemands apprennent à considérer la révolution russe, « comme leur propre cause », non seulement au sens de la solidarité internationale de classe avec le prolétariat russe, mais surtout « comme un chapitre de leur propre histoire sociale et politique. »

#### Le Parti et les Syndicats

Une autre leçon se dégage encore de la période impérialiste, analysée par Rosa Luxembourgeois : c'est la précision des rapports entre les syndicats et le Parti. Avec la croissance du courant réformiste au sein de la C. G. T. allemande, se multiplièrent les voix réclamant pour les syndicats, une indépendance plus grande à l'égard du Parti social-démocrate, qui se trouvait, beaucoup plus que les organisations professionnelles, sous l'influence de la gauche. Se sentant gênés par le contrôle et l'emprise du Parti, dans leurs escapades opportunistes, les chefs syndicalistes exigeaient qu'on considérât la C. G. T. comme égale au Parti ; comme une organisation pleinement

indépendante et se défendaient avec acharnement contre l'ingérence du Parti dans les affaires syndicales. D'après eux, le Parti n'avait à s'occuper que des affaires politiques, qu'ils identifiaient avec les affaires parlementaires, et devait leur laisser toute liberté dans la lutte économique. Rosa Luxembourgeois répondit à leurs arguments :

« La distinction entre la lutte politique et la lutte économique, n'est, comme l'indépendance des deux, qu'un produit artificiel, quoique historiquement déterminé, de la période parlementaire. Dans cette période tranquille, « normale », de la Société bourgeoise, la lutte économique est dispersée en une multitude de luttes isolées dans chaque entreprise et chaque branche d'industrie ; la lutte politique n'est pas menée directement par les masses elles-mêmes, mais conformément aux formes de l'Etat bourgeois, par la voie représentative, par la pression sur les organes législatifs. Dès que commence une période de luttes révolutionnaires, c'est-à-dire dès que les masses entrent dans l'arène, il n'y a plus qu'une seule lutte économique ; de même, la forme indirecte, parlementaire, de la lutte politique prend fin : dans une action révolutionnaire des masses, les luttes politique et économique ne font qu'une, et la barrière artificielle entre les syndicats et le Parti social-démocrate (1), en tant que formes séparées, tout à fait indépendantes, du mouvement ouvrier, est emportée par les événements. Mais ce qui apparaît ouvertement dans le mouvement révolutionnaire des masses, constitue aussi, dans la période parlementaire, l'état réel des choses. Il n'y a pas deux luttes différentes de la classe ouvrière, une lutte économique et une lutte politique ; il n'y a qu'une lutte de classes, visant à la fois à restreindre l'exploitation capitaliste au sein de la Société Bourgeoise et à abolir l'exploitation capitaliste et la société bourgeoise. Bien que ces deux côtés de la lutte prolétarienne se séparent, dans la période parlementaire, pour des raisons techniques, ils ne constituent pourtant pas deux actions parallèles, mais uniquement deux phases de la lutte émancipatrice de la classe ouvrière. Le Parti représente la classe ouvrière et les intérêts de son émancipation dans leur intégrité. Les rapports des syndicats, vis-à-vis du Parti, sont donc ceux d'une fraction vis-à-vis de la totalité, et, si la théorie de « l'égalité » trouve tant d'approbation parmi les chefs confédéraux, c'est que ceux-ci méconnaissent profondément la nature même des syndicats et leur rôle dans la lutte émancipatrice de la classe ouvrière. »

Ce point de vue de Rosa Luxembourgeois, exprimé il y a vingt ans, est encore aujourd'hui celui de l'In-

(1) Bien entendu, il s'agissait de la social-démocratie allemande d'avant 1914, encore atteinte de la gangrène opportuniste, lorsque les partis communistes n'existaient pas encore.